

Histoire de la langue macédonienne

Madame Frosa Pejoska-Bouchereau

Citer ce document / Cite this document :

Pejoska-Bouchereau Frosa. Histoire de la langue macédonienne. In: Revue des études slaves, tome 79, fascicule 1-2, 2008. pp. 145-161;

doi : <https://doi.org/10.3406/slave.2008.7131>

https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_2008_num_79_1_7131

Fichier pdf généré le 29/06/2022

Историја на македонскиот јазик

Крсте Петков Мисирков, македонски лингвист, во своето дело под наслов *За македонските работи* (1903 г.), со овие зборови ја опиша македонската преродба: «како што понапред ние постелено и први се просветувавме со христијанството и со писмото, а другите Словени – по нас и набрзина, така пак сега, во времето кога сите православни Словени постелено си изработија свои литературни јазици, свои богати литератури и постелено изработени правописи, ние остануваме поназад од сите, тукуречи без литературни традиции – не затоа што ги немаме, а зашто го забораваме своето изучувајќи го туѓото». Оваа непомирлива и умесна констатација навистина потсетува на значајната улога што ја одиграл македонскиот јазик во IX век за покрстувањето на Словените во христијанство.

Во ова дело Мисирков докажува дека македонскиот јазик е одделен јазик од српскиот и бугарскиот. Тој потврдува дека Македонците се одделна нација од српската и бугарската. Научно се спротивставува на негирањето на македонскиот идентитет.

Македонскиот јазик е последниот словенски јазик што е официјализиран (2 август 1944). Сепак, ќе се продолжи со негирање на македонскиот јазик и нација. Во овој труд ќе се обидеме да ги дадеме причините и последиците на ова негирање низ историјата.

Abstract

In his work entitled *On Macedonian Affairs* (*Za makedonskite raboti*, 1903), the Macedonian linguist Krste Petkov Misirkov qualified the Macedonian renaissance in the following terms: 'If in the past we learned through Christianity and writing, firstly and progressively while other Slavs have done it after us and very quickly, today, when all Orthodox Slavs have progressively elaborated their literary languages, their rich literature and created their orthography, we remain behind all of them, almost without literary tradition, not because we don't have one, but because we forget what belongs to us, learning what is foreign.' This intransigent and pertinent statement recalls in fact the leading part played by the Macedonian language in the 9th century in the conversion of Slavs to Christianity. In his work, Misirkov shows that the Macedonian language is a language distinct from the Serbian and Bulgarian languages. He affirms that the Macedonians are a nation distinct from the Serbian and Bulgarian nations. He scientifically opposes the negation of the Macedonian identity. As a Slavic language, the Macedonian language would be the last to be made official (August 2nd 1944). However, the Macedonian language and nation are still denied. We attempt in this work to establish the reasons and the consequences for this denial throughout history.

HISTOIRE DE LA LANGUE MACÉDONIENNE

PAR

FROSA PEJOSKA-BOUCHEREAU

Institut national des langues et civilisations orientales, Paris

La langue est un moyen par lequel nous apprenons ce que pense, ressent et veut notre interlocuteur. Dans la langue, il y a différents signes sonores ou mots pour toutes les pensées, sentiments et désirs d'un homme. C'est pourquoi la langue d'un peuple est sa richesse spirituelle et un héritage qui renferme, imprimés dans des signes sonores ou des mots, toutes les pensées, sentiments et désirs populaires avec lesquels a vécu et vit un peuple et qui se transmettent comme quelque chose de sacré d'une génération à l'autre. Que quelqu'un préserve sa langue nationale et la défende comme une chose sacrée, cela signifie qu'il reste fidèle à l'esprit de ses ancêtres et qu'il respecte tout ce qu'ils ont fait pour sa postérité. Qu'un homme renonce à sa langue nationale, cela veut dire qu'il renie l'esprit populaire. Avec cela seulement s'explique la volonté et les efforts des oppresseurs pour contraindre les opprimés à renoncer à leur langue et à apprendre, à sa place, la leur ; de même, s'explique ainsi l'obstination des peuples opprimés à sauvegarder tout leur héritage spirituel national, et en particulier la langue.

Krste Misirkov (1903)¹

Krste Petkov Misirkov, linguiste macédonien, dans son ouvrage intitulé *Sur les affaires macédoniennes (Za makedonskite raboti)*, publié à Sofia à compte d'auteur en 1903, qualifiait en ces termes la renaissance macédonienne :

1. Krste Petkov Misirkov est né le 6 août 1874 à Postol, en Macédoine d'Égée ; il meurt le 27 juillet 1926 à Sofia. Il est scolarisé dans les écoles grecque, serbe, bulgare. Émigra à Odessa. Vit à Poltava et à Saint-Pétersbourg. Meurt dans la plus grande misère à Sofia. Il a œuvré pour l'affirmation de la langue et de la nation macédoniennes. Il est à l'origine de nombreuses revues et associations, a rédigé de nombreux articles linguistiques et historiques et a donné de nombreuses conférences. C'est également un fervent révolutionnaire. Les citations tirées de son ouvrage *За македонските работи*, Skopje, Mislal, 1985, ont été traduites par nos soins. Ici, p. 169.

Revue des études slaves, Paris, LXXIX/1-2, 2008, p. 145-161.

Si, par le passé, nous nous sommes instruits avec le christianisme et l'écriture, les premiers et progressivement, alors que les autres Slaves l'ont fait après nous et très vite, aujourd'hui, quand tous les Slaves orthodoxes ont élaboré, progressivement, leurs langues littéraires, leurs riches littératures et créé leurs orthographes, nous demeurons derrière tous, pour ainsi dire sans tradition littéraire, non pas parce que nous n'en avons pas, mais parce que nous oublions ce qui est nôtre, apprenant ce qui est étranger².

Ce constat intransigeant et pertinent rappelle effectivement le rôle primordial qu'a joué la langue macédonienne au IX^e siècle pour la propagation du christianisme et la conversion des Slaves au christianisme.

Misirkov verra son livre *Sur les affaires macédoniennes*, premier livre rédigé et orthographié en langue macédonienne dite *littéraire*, être victime dès sa parution d'un autodafé à Sofia de la part des nationalistes grand-bulgares.

Dans cet ouvrage Misirkov ne se contente pas d'établir un constat noir de la situation macédonienne, il démontre que la langue macédonienne est une langue, distincte des langues serbe et bulgare. Il affirme que les Macédoniens sont une nation distincte des nations serbe et bulgare. Il s'oppose scientifiquement à la négation de l'identité macédonienne : négation de son nom, de sa langue, de sa culture et de son histoire.

Il faudra attendre le 2 août 1944 pour qu'au monastère Saint-Prohor-Pchinski, soit prise la décision d'officialiser la langue macédonienne dans le cadre de la république de Macédoine au sein de la fédération yougoslave. En tant que langue slave, elle sera la dernière officialisée. Pourtant, on continuera à nier la langue et la nation macédoniennes. Quelles en sont les raisons ?

Qui sont les Macédoniens ? Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre compte tenu du petit nombre d'écrits relatifs aux Macédoniens. Lorsque l'on s'intéresse à la Macédoine et aux Macédoniens et qu'on est désireux d'en savoir plus, on se tourne vers les ouvrages sur les Balkans. Or, dans la liste des peuples balkaniques avant 1944, nous ne trouvons jamais le peuple macédonien. Celui-ci n'apparaît qu'avec la création de la république de Macédoine au sein de la fédération yougoslave. Quant à la Macédoine, elle est (re)présentée comme un espace géographique et non un territoire recouvrant une entité ethnique.

Cela explique, en partie, les affirmations telles « identité improbable », « identité artificielle », « petit pays balkanique sans réelle identité historique », les « slavo-macédoniens », les « Slaves de Macédoine », les « Macédoniens slaves », les « Macédoniens parlant une langue slave », les « slavophones ». Seuls les Macédoniens sont des Slaves orthodoxes, des slavo-orthodoxes, etc. Seuls les Macédoniens se voient coller l'adjectif « slave », alors que tous les autres peuples slaves sont appelés par leur nom : Serbes, Croates, Bulgares, etc., Macédoniens signifiant ici la citoyenneté et non la nationalité. Pourquoi cette absence ?

2. *Ibid.*, p. 176.

Les Macédoniens contemporains sont les héritiers des Slaves arrivés dans les Balkans lors des Grandes Migrations de la fin du VI^e au début du VII^e siècle. Ces Slaves appartenant au groupe des Slaves du Sud dont les tribus les plus importantes, les Dragovites, les Berzites ou encore Brsiaques (nom conservé de nos jours), les Velegezites, les Sagoudites, les Rinhinites, les Strumianes, les Smolianes, ont peuplé le territoire de la Macédoine antique et ont absorbé les populations qui s'y trouvaient. Tout comme l'ont fait les autres peuples slaves dans les régions qu'ils ont occupées. Il n'y a pas dans les Balkans, et nous pourrions ajouter ailleurs de par le monde, de nation pure. Toutes les nations sont un mélange de populations. Les Macédoniens ont formé des sclavinies ou slavines (mentionnés dès la seconde moitié du VI^e s.), nom donné par les Byzantins pour désigner les régions de Macédoine peuplées de Slaves. En règle générale, une sclavinie correspond à une tribu slave. Ces sclavinies étaient gouvernées par des princes indépendants (Hatson, Prebond, etc.) qui préservaient leur indépendance, même s'ils contractaient des alliances pour des conquêtes ou des assauts.

Alors que les Proto-Bulgares (cavaliers des steppes turcophones), après leur installation dans les Balkans, créèrent très rapidement un État (681) dont ils constituaient l'aristocratie (État composé de Proto-Bulgares, Thraces et Slaves), les Slaves qui occupèrent la Macédoine demeurèrent farouchement attachés à leur indépendance. Le premier État macédonien sera créé en 969, à la mort de l'empereur byzantin Nicéphore Phokas, par les Komitopoules, quatre frères nommés David, Moïse, Aaron et Samuel pour manifester leur indépendance vis-à-vis de l'autorité bulgare. En 976, à la mort de Jean Tzimiskès, empereur byzantin, ils se soulèveront contre l'autorité byzantine, naîtra alors l'Empire de Samuel qui durera jusqu'en 1018. Cependant, avant et après cet État, les Macédoniens subirent différentes dominations : byzantine (quatre siècles et demi), bulgare (environ cinquante ans), serbe (environ un siècle) et ottomane (plus de cinq siècles).

L'Empire byzantin avait pour principe de mener de concert une politique d'expansion territoriale et d'extension religieuse. Aussi, dès le VIII^e siècle, les registres byzantins font-ils état de dix-huit villes macédoniennes ayant des éparchies rattachées à Salonique. Ce qui signifie que la christianisation des Macédoniens est très rapide. Avec la christianisation vient l'écriture. Les Macédoniens utilisèrent l'alphabet grec pour écrire leur langue, mais certains sons ne figurant pas dans l'alphabet grec, la nécessité de créer un alphabet slave s'imposa.

Un homme d'un peuple qui n'a pas d'écriture peut apprendre l'alphabet d'un peuple plus cultivé que le sien. Cet homme peut aussi utiliser l'alphabet étranger pour les sons de sa langue, ou exposer ses pensées à l'aide d'un alphabet étranger. Mais si dans sa langue il y a des sons que l'on ne trouve pas dans la langue à laquelle est emprunté l'alphabet, alors l'emprunteur fera quelques modifications et ajouts dans l'alphabet, avec lesquels sera signifiée la différence des sons entre les deux langues. Cet alphabet emprunté et retravaillé se transmettra d'un genou à l'autre et avec la transmission tout change et conduit aux spécificités de la langue des

emprunteurs. Ainsi progressivement et insensiblement s'élaborent les alphabets chez les peuples non cultivés au contact des peuples plus cultivés. Une telle progression ne peut exister que si deux peuples voisins sont dans des conditions politiques différentes, c'est-à-dire que l'un, le peuple le plus cultivé, gouverne, et l'autre, le moins cultivé, est assujéti, ou, du moins, n'a pas une liberté politique totale. Il en va autrement si les deux peuples ont leur État. Dans ce cas les emprunts, en particulier culturels, se font plus consciemment et plus rapidement. Ainsi, le christianisme et l'écriture ont débuté chez nous les Macédoniens plus tôt que chez tous les peuples slaves. Ils se sont étendus sur des siècles et venaient du bas vers le haut. C'est pourquoi l'histoire ne dit rien au sujet de la christianisation de notre peuple. Mais avec la christianisation, à chaque fois, est venue l'écriture. En taisant notre christianisation, on tait aussi le processus de formation de notre écriture³.

Cet alphabet slave (le glagolitique) aurait été créé par les apôtres et civilisateurs des Slaves, Cyrille et Méthode, dès 855 et sera utilisé pour leur mission en Grande Moravie. Les Bulgares ayant contracté une alliance avec Louis le Germanique contre la Grande Moravie (862), cette dernière fera appel à Byzance afin d'écarter le danger qui la menaçait. Byzance non seulement répondra à l'appel en envoyant Cyrille (Konstantin le philosophe) et Méthode, mais en même temps dirigera contre les Bulgares une expédition terrestre et maritime « aussi grandiose qu'inattendue⁴ ». Boris demandera alors la paix à Byzance et se convertira au christianisme en secret, la nuit (864), de peur que les Proto-Bulgares attachés à leur paganisme venu d'Asie ne s'opposent à cette christianisation. Ce qui fut le cas, dès 866 une révolte éclate qui vise à restaurer l'état ancien, seul l'appui des Byzantins permet à Boris de mater les opposants⁵.

Les frères Cyrille et Méthode, deux Saloniciens dont l'origine est encore une énigme à ce jour, étaient parfaitement bilingues, comme tous les Saloniciens. Ils parlaient le grec, et un parler slave macédonien. Pour créer un alphabet slave, ils utilisèrent le parler macédonien de la région de Salonique. Cet alphabet devait servir à l'introduction de la langue slave dans la liturgie aux côtés des langues dites « sacrées » : l'hébreu, le grec, le latin, afin de christianiser les Slaves avec leur propre langue. C'est pourquoi le « vieux slave », dit André Vaillant, dans son *Manuel du vieux slave*, est d'abord du « vieux macédonien ». Les premiers textes écrits en vieux macédonien datent donc du IX^e siècle :

Les créateurs de la langue écrite, Cyrille et Méthode, étaient de Salonique ; l'école de saint Clément travaillait en Macédoine occidentale,

3. *Ibid.*, p. 175.

4. Francis Conte, *les Slaves*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 524.

5. *Ibid.* Cf. aussi : « Quant à Boris, parvenu au faite de la puissance, il devança de sept siècles l'exemple de Charles-Quint en abdiquant le pouvoir pour entrer dans un monastère en 888. Peu d'années après, indigné par les tentatives de son fils aîné en vue de restaurer le paganisme, il sortit de sa retraite pour le chasser du trône et installer à sa place son frère plus jeune, Siméon. Après quoi, il reprit sa place parmi les moines. » (René Ristelhueber, *Histoire des peuples balkaniques*, 6^e éd., Paris, L^{ie} Arthème Fayard, 1950, p. 39).

autour d'Ohrid : le vieux slave est d'abord du *vieux macédonien*. Mais l'Empire bulgare de Siméon et de Pierre a son centre à Preslav, en Bulgarie orientale : la langue littéraire y prend une forme un peu différente, et devient du *vieux bulgare*. Puis l'Empire bulgare se transporte à Ohrid, et le vieux macédonien l'emporte.

Les différences entre le vieux macédonien et le vieux bulgare sont légères, mais sensibles ; elles apparaissent surtout dans le vocabulaire, mais aussi dans la grammaire. Elles s'accusent dans les cas où nous possédons le même texte dans les deux versions : l'Évangile et l'Évangélaire de Sava (§ 6), l'homélie d'Épiphanie donnée par le Clozianus et le Suprasliensis (voir II, VIII). Mais la tradition macédonienne, la plus ancienne, était la plus forte, et le vieux bulgare ne s'en est pas complètement libéré : nous trouvons des textes à traits vieux-bulgares, mais non une opposition tranchée entre deux langues littéraires basées sur deux dialectes distincts.

La substitution temporaire du vieux bulgare au vieux macédonien semble coïncider avec la transformation, qui, elle, a été durable, de l'alphabet glagolitique en alphabet cyrillique (§ 9)⁶.

Lorsque la mission connaîtra un échec, après la mort de Méthode (885) en Moravie (Cyrille meurt en 869 à Rome), les disciples, au nombre de deux cents, seront soit vendus à des marchands d'esclaves puis miraculeusement rachetés par Byzance, soit emprisonnés puis chassés de la Moravie. La Moravie ayant une frontière commune avec la Bulgarie, c'est dans cet État que se rendront les disciples et qu'ils seront accueillis par Boris, celui qui, involontairement, avait provoqué cette mission en œuvrant avec les Germains pour la destruction de la Moravie.

Clément et Naum (disciples des frères Cyrille et Méthode) créent à Ohrid et à Preslav deux très puissants centres spirituels, éducatifs, culturels slaves connus sous le nom d'école littéraire d'Ohrid ou de première université slave, qui aurait formé 3 500 élèves selon la *Grande Biographie de Clément d'Ohrid* ou *Vie de saint Clément* écrite en grec par l'archevêque d'Ohrid Théophilacte (1084-1107) vers la fin du XI^e siècle, et l'école de Preslav.

Cyrille et Méthode avaient déjà hissé l'idiome slave de la région de Salonique au rang d'une langue littéraire, qui était régie par une grammaire et une syntaxe fixes. Les nombreuses traductions qu'ils avaient eux-mêmes réalisées, en particulier celle des Évangiles sinon de la Bible, celle de l'office comme celle de la liturgie, servirent ostensiblement de modèles. Clément sauva cette œuvre : il fut le continuateur le plus direct de Cyrille et Méthode, les pères de la culture médiévale slave⁷.

Appelée « vieux slave », pour la période allant jusqu'au XI^e siècle, elle devient *la langue littéraire* des Slaves orthodoxes, puisque leur activité littéraire commença par des travaux théologiques⁸.

6. André Vaillant, *Manuel du vieux slave*, Paris, Institut d'études slaves, 1964, Paris, p. 13.

7. Conte, *op. cit.*, p. 528.

8. *Ibid.*, p. 530.

La tâche essentielle de l'École littéraire d'Ohrid consistait à conserver l'intégrité de l'œuvre de Cyrille et de Méthode, et de continuer à construire sur les bases jetées au cours de la période moravienne.

La question de la forme qu'allaient prendre la langue écrite et l'alphabet slave était fondamentale à cette époque. Pour Clément et l'École littéraire d'Ohrid, il s'agissait d'adopter la forme de la langue slave qu'avaient utilisée les frères Cyrille et Méthode en préservant ses traits grammaticaux et lexicaux. Par conséquent, rester proche de la norme cyrillo-méthodienne qui se manifeste par le maintien d'éléments grammaticaux plus archaïques et l'utilisation d'un lexique archaïque comprenant d'anciens emprunts grecs. On continue à se baser sur les principes fondamentaux de l'École de Grande Moravie en créant une expression littéraire fonctionnelle et stylistiquement adéquate et en préservant la qualité esthétique de l'original, tout en respectant la justesse et la compréhension de la traduction. Cela se présente dans le rapport relativement libre vis-à-vis des originaux grecs, où l'on privilégie la transmission du contenu tout en veillant à rester en accord avec la leçon chrétienne qui demande sa transmission en une langue accessible, à la portée de tous, comme l'avaient formulé Cyrille et Méthode pour la traduction de l'Évangile et de la Bible.

L'École, avec son centre Ohrid, se situait en Macédoine et il était tout à fait cohérent d'utiliser le *vieux macédonien* puisqu'il était basé sur les parlers des Slaves de Macédoine. Le choix de l'alphabet n'était pas définitif non plus. Les Slaves se trouvant en contact direct avec Byzance avaient pris l'habitude d'écrire le slave avec des lettres grecques. L'École littéraire d'Ohrid avait opté pour l'alphabet slave créé par Cyrille, le glagolitique, et demeura fidèle à cette tradition. C'est pourquoi les textes les plus anciens d'origine macédonienne, datant de la fin du IX^e siècle, sont écrits avec des caractères glagolitiques.

Tout autre était le choix de l'École de Preslav, capitale de l'État bulgare. Le grec étant la langue officielle de l'État bulgare jusqu'en 893 et cela depuis deux siècles, il était nécessaire de créer un alphabet qui ne soit pas trop différent de celui du grec, ce qui facilitait son adoption et favorisait une slavisation plus rapide de la population. Pour former l'alphabet cyrillique, on a remplacé par des majuscules grecques (onciales) les lettres correspondantes de l'alphabet glagolitique ; n'ont été gardées de la glagolite que les lettres qui n'ont pas leur équivalent dans l'alphabet grec. Selon Francis Conte, il ne s'agit donc que d'un « calque » : « La ressemblance est si frappante entre l'écriture grecque du X^e siècle et les premiers manuscrits écrits en Bulgarie au moyen de l'alphabet cyrillique, qu'un simple coup d'œil sur un texte grec et sur un des premiers textes slaves ne permet pas de dire dans quelle langue l'un ou l'autre est écrit⁹. »

La langue slave ainsi que l'écriture cyrillique ne prendront leur essor en Bulgarie qu'avec l'arrivée des disciples des frères Cyrille et Méthode. Cela se produira durant les premières années du règne de l'empereur Siméon et, d'une certaine manière, avec l'intervention de l'État¹⁰.

9. *Ibid.*, p. 533.

10. *Ibid.*, p. 361.

Toutefois, ce changement d'alphabet, et plus précisément la création de ce nouvel alphabet, n'aurait pas pu se faire sans l'existence préalable de l'alphabet glagolitique. L'introduction de lettres nouvelles qui n'existaient pas en grec montre que l'on se fondait sur l'alphabet glagolitique pour créer le nouvel alphabet.

Dans l'École de Preslav se manifestent très vite des changements notoires par rapport à l'ancienne tradition. Un nouvel abord de la traduction se construit : établir un rapport le plus proche possible de l'original grec. Cela se traduit par un calque de la structure syntaxique et de l'expression. On traduit les anciens emprunts grecs.

Pour l'École littéraire d'Ohrid, l'abandon du glagolitique signifiait céder aux influences étrangères (les attaques contre la langue et la littérature slaves n'avaient pas cessé), remettre en cause ce pourquoi on avait lutté durant des décennies et renoncer à l'acquis des luttes incessantes qui avaient coûté la vie à quelques-uns d'entre eux. Aussi l'École littéraire d'Ohrid se positionnait-elle de façon radicale pour défendre l'héritage de Cyrille et Méthode.

Radmila Ugrinova-Skalovska¹¹ a montré qu'en Macédoine on retrouve des traces de glagolitique dans les textes en cyrillique jusqu'au XIII^e siècle. Comme, par exemple, ces parties de manuscrits très connus rédigées en glagolitique dans le Triode de Bitola, l'Apôtre d'Ohrid, le Psautier de Bologne, etc.

Quant aux plus anciens manuscrits cyrilliques, ils proviennent de l'École de Preslav : l'Évangélaire de Sava, le Suprasliensis, etc. Ce qui atteste les différentes orientations des deux écoles¹².

En 893, Siméon (893-927) nommera Clément d'Ohrid premier évêque slave de Dremvica et de Velika. Sous le règne de l'empereur Samuel, vers les dernières années du X^e siècle, l'archevêché d'Ohrid (première église macédonienne autocéphale) fut élevé au rang de patriarcat. À la chute de l'Empire, en 1018, Basile II ramena le patriarcat d'Ohrid au rang d'archevêché autocéphale, lui gardant ses frontières. À cette époque, le patriarcat comprenait trente-et-une éparchies sur le territoire de la Macédoine (sans Salonique et la Chalcidique), de l'Albanie, de l'Épire, de la Thessalie, de la Serbie, de la Bulgarie danubienne, etc. Ohrid était alors un très important centre religieux comparable à Constantinople, à Jérusalem ou Alexandrie.

La mort de Basile II (1025) met fin à la tolérance envers l'archevêché d'Ohrid, les titulaires sont directement nommés par le *basileus*. Dès 1037, l'archevêché est dirigé exclusivement par les Grecs, le bas clergé demeurant macédonien. Les limites de l'archevêché d'Ohrid changèrent selon les époques et les conditions politiques. L'église d'Ohrid continuera son activité d'archevêché jusqu'au 17 mai 1767, date à laquelle elle sera supprimée, tout comme l'avait été le patriarcat de Peć le 11 septembre 1766, par un décret de la Sublime

11. Radmila Ugrinova-Skalovska, « Траги од глаголската писмена традиција во македонските кирилски текстови од 12 и 13 век », *Годишен зборник, Filozofski fakultet vo Skopje*, t. 22, 1970, p. 571-580.

12. Cf. Frosa Pejaska-Bouchereau, « Clément d'Ohrid et l'école littéraire d'Ohrid », in *Histoire de la slavistique*, Paris, 2003, Institut d'études slaves, p. 249-262.

Porte, sous l'influence de l'église grecque, en particulier le patriarcat de Constantinople. La lutte pour la restauration de l'archevêché se poursuivra jusqu'au 15 octobre 1943. En 1958 (du 4 au 6 octobre), en l'église Sainte-Sophie d'Ohrid, fut décidé, par la diète populaire religieuse, le rétablissement de l'archevêché d'Ohrid. Elle demeurait cependant sous juridiction de l'église orthodoxe serbe. Le 17 juillet 1967, en l'église Saint-Clément d'Ohrid, sera proclamée l'église orthodoxe autocéphale de Macédoine¹³.

Entre le premier État macédonien et la République de Kruševo, première république des Balkans créée après l'insurrection d'Ilinden (Saint-Élie) du 2 août 1903, qui dura dix jours, puis jusqu'au 2 août 1944, un énorme blanc où l'identité macédonienne sera, sans discontinuer, niée.

La Macédoine est tout à la fois carrefour des Balkans, point de rencontre des principaux axes tracés par les grandes puissances en direction du Bosphore, de la Méditerranée et du Proche Orient, voie de transit pour les peuples migrants, espace occupé par les colons des différents États conquérants : « La situation de ce pays en a fait le rendez-vous, dans les siècles passés, de toutes les races humaines et, dans le temps présent, de toutes les ambitions de l'Europe¹⁴ », pays où coule le Vardar ; or c'est la vallée du Vardar surtout qui préoccupait tout le monde et Bismarck avait résumé l'avis général de manière lapidaire et catégorique : « Tenir la vallée du Vardar, c'est être maître des Balkans¹⁵ », territoire où l'Empire ottoman établissait les principaux itinéraires militaires sur des axes stratégiques : Kumanovo-Stip-Strumica-Dojran-Thessalonique, le long de la vallée du Vardar, dans la plaine de Yenidze-Vardar et dans la vallée de Maglen. Ces zones étaient soit colonisées par des tribus nomades, par exemple, les Juruci et Konyari issues de la province de Konya en Asie Mineure, soit la population de ces zones était assimilée (les Torbeches : Macédoniens-musulmans). La Macédoine, « pomme de discorde » des pays balkaniques, puis « poudrière des Balkans », sera l'objet des guerres balkaniques.

Les pays voisins formaient leur État cependant que la Macédoine continuait à demeurer possession de l'Empire ottoman. Les États balkaniques voyaient en la Macédoine une possibilité d'expansion et de débouché sur la mer, aussi se disputaient-ils la Macédoine en y propageant des propagandes par la religion, par les écoles et par des groupes armés¹⁶. Les Grecs, les Bulgares et les Serbes tentèrent par ces propagandes d'importer et d'imposer leur conscience nationale. Ces trois propagandes entreront en conflit en Macédoine même, où prévaudront

13. Miroslav Spiroski, *Борба за автокефалност*, Skopje, Nova Makedonija, 1990.

14. Victor Bérard, *la Macédoine*, Paris, Calmann Lévy, 1897, p. 15.

15. Jean Wolf, *la Macédoine déchirée (et la renaissance yougoslave)*, Paris, Cujas, Paris, 1984, p. 47.

16. Lazar Mojsov, *les Thèmes historiques macédoniens*, Beograd, Jugoslovenska stvarnost – Medjunarodna politika, 1979.

au fur et à mesure les armes aux mots. Cette rivalité des États balkaniques freinera l'évolution et la libération de la Macédoine.

Comme conséquences de ces propagandes, des intellectuels macédoniens formés dans ces différentes écoles se présentèrent comme Bulgares, Grecs, Serbes et devinrent de farouches défenseurs de leurs maîtres en propageant des sentiments nationaux étrangers au sein de la population autochtone. Ces intellectuels obtenaient pour leur loyauté des bourses ou des postes rémunérés. De ce fait, ils entraient en conflit violent avec les intellectuels locaux qui voulaient préserver le monopole des hautes fonctions.

En Bulgarie, sous Karavelov (1837-1897) et Stambulov (1887-1894), cette situation fut mal perçue par les intellectuels locaux qui lors de meetings réagirent violemment en demandant le renvoi des réfugiés macédoniens et l'arrêt des aides qui leur étaient dispensées.

Il en advenait que les membres d'une même famille pouvaient arborer des sentiments nationaux différents en fonction des écoles qu'ils avaient fréquentées. De là des conflits très violents entre les membres d'une même famille ayant parfois pour dénouement le fratricide.

Risto Krle, dramaturge macédonien, autodidacte, cordonnier de métier, entre les deux guerres, sous Royaume serbe, croate et slovène, rapportera dans son autobiographie les propos de son père sur l'éducation de ses enfants :

Mes autres enfants n'aiment pas l'école, mais lui est brillant. S'il continue ainsi, je pense le scolariser longtemps. Qu'il finisse seulement sa troisième classe et je l'enverrai dans une école turque. Je vois que la langue turque lui réussit bien. Vous savez, je n'aimerais pas qu'il apprenne l'une de nos langues slaves : bulgare ou serbe. Elles nous sont proches et avec l'enseignement on reçoit aussi leur nationalité. Cela ne me plaît pas. S'il fréquente une école bulgare, il me reviendra grand-bulgare, s'il fréquente une école serbe : grand-serbe. En revanche, s'il fréquente une école turque, il n'y a pas de danger qu'il devienne turc. Et, vous savez, l'école c'est l'école !¹⁷

Nous assistons actuellement au retour de ces pratiques par la possibilité qui est offerte exclusivement aux Macédoniens d'obtenir la nationalité bulgare en très peu de temps, à très bas prix et avec très peu de formalités. En 2003, 1 600 Macédoniens auraient obtenu la nationalité bulgare d'après les informations du cabinet de la présidence publiées dans les quotidiens bulgares¹⁸.

Si cette situation a été un frein au développement de la nation macédonienne, elle a, en revanche, accéléré l'éveil de la conscience nationale des Macédoniens. Les Haïdouks¹⁹, puis les révolutionnaires macédoniens, participeront très tôt à toutes les luttes de libération des peuples voisins comptant sur une aide pour leur propre libération, mais ils comprendront, peut-être trop tard, que cette

17. Risto Krle, *Автобиографија*, Skopje, Kultura, 1990, p. 27.

18. *Дневник*, 24 janv. 2004.

19. Risto Poplazarov, *Ослободителните вооружени борби на македонскиот народ во периодот 1850-1878*, Skopje, Institut za nacionalna istorija, 1977.

aide extérieure, de la part des « frères » des Balkans, ne viendrait pas. Aussi formeront-ils leur propre organisation révolutionnaire intérieure (VMRO – Vnatrešna makedonska revolucionerna organizacija ou ORIM, 23 octobre 1893) dont le but sera d'obtenir l'autonomie au sein de l'Empire ottoman, voire l'indépendance. Là encore, les pays voisins, et en particulier la Bulgarie, feront en sorte que cette organisation n'atteigne jamais son but en s'ingérant dans les affaires de l'organisation et en la court-circuitant :

Au début de l'agitation macédonienne, en 1893, les comitadjis qui, à cette époque, n'étaient pas tous d'origine bulgare, rêvaient de l'indépendance de leur patrie. Ils ne travaillaient ni pour la Bulgarie, ni pour la Grèce, ni pour la Serbie, mais seulement pour la Macédoine. Qu'est devenue cette idée ? Elle a été pulvérisée par le rouleau des deux guerres. Aujourd'hui, l'État le plus puissant des Balkans, la Yougoslavie, considérerait comme un cas de conflit une action, d'où qu'elle vienne, en faveur de l'indépendance de la Macédoine²⁰.

Les grandes puissances ont ajouté à la complexité de la situation. Affichant un souci partagé de défendre l'intégrité de l'Empire ottoman, elles ne faisaient qu'attiser la discorde entre les États balkaniques afin de tirer profit de la situation. Les États balkaniques en retour trouvaient en elles leur protecteur pour leur projet d'annexion de la Macédoine. Ils trouvaient aussi des personnalités éminentes qui épousaient leurs intérêts et dont elles invoquaient le nom ou l'autorité dans leurs actions de propagande²¹. Ces visées impérialistes des grandes puissances furent un autre facteur qui empêcha le développement national des Macédoniens.

Les sentiments nationaux étrangers n'ont cependant touché que certains des intellectuels macédoniens formés sous l'influence directe des propagandes nationales étrangères et une petite partie de la population citadine par intérêt économique, contrairement à la population paysanne qui ne sera pas touchée par ce processus de dénationalisation. Aussi, comme les autres peuples balkaniques, la Macédoine compte-t-elle sa pléiade de précurseurs de l'éveil national que l'on a tendance à minimiser ou encore à ignorer, voire à intégrer dans les histoires et encyclopédies des peuples voisins en falsifiant leurs luttes et leurs objectifs²².

Pour ces différentes raisons, l'appellation nationale grecque est, historiquement parlant, la plus ancienne des identités attribuées aux Macédoniens. Dans l'Empire ottoman, le patriarcat grec de Phanar était le seul protecteur et représentant légal des populations chrétiennes des Balkans vivant à l'intérieur des frontières auprès de la Sublime Porte. La langue grecque était utilisée pour célébrer les offices religieux dans les églises orthodoxes, pour l'enseignement dans les écoles et comme langue commerciale dans les villes.

20. Albert Londres, *les Comitadjis*, Paris, le Serpent à plumes, 1997, p. 191.

21. Un exemple de ce procédé : Jordan Ivanov, *la Question macédonienne au point de vue historique, ethnographique et statistique*, Berne, Pochon-Jent & Büller, 1920.

22. Cf. Mojsov, *op. cit.*, en particulier chap. 2. Cf. « Macédoine littérature et arts », *Europe*, n° 588, avril 1978. L'ampleur de cette question demande une étude séparée.

Les chrétiens étaient tous considérés comme des Grecs (*urum-milet*) puisque la nationalité n'était pas reconnue, seule la religion servait à l'identification. Les peuples qui possèdent leur Église peuvent seuls être appelés par le nom de leur nation. D'où la lutte des Bulgares et des Serbes pour obtenir la reconnaissance de leur Église. Les Macédoniens conserveront le nom de Grecs jusqu'en 1870, date de la reconnaissance de l'exarchat bulgare (11 mars 1870), et même après pour ceux qui resteront rattachés au patriarcat grec. Les autres devinrent des Bulgares – *bulgar-milet*, c'est-à-dire, des ressortissants de l'Église orthodoxe bulgare, de l'exarchat bulgare qui était à l'époque reconnu dans l'Empire ottoman et cette nouvelle appartenance fut consignée dans les *nüfus-tefter* (registres publics).

Actuellement, certaines études sur l'Empire ottoman tendent à pérenniser cette équation d'une Église équivalant à une nation. Ce qui justifierait la non-reconnaissance de certaines populations, notamment le peuple macédonien : « [...] on est contraint, pour les rayas, d'admettre que l'adhésion confessionnelle entraîne l'appartenance nationale, ce qui est exact pour l'essentiel, à la réserve de petits groupes tels, par exemple, les Valaques roumanophones confondus avec les Grecs²³. »

Le nom de « Bulgares » devint le plus répandu en référence au passé de l'État bulgare qui incluait à certaines périodes, principalement le Moyen Âge, en partie ou en totalité, la Macédoine. Comme nous l'avons vu, cela représente pourtant la plus courte période de domination. L'appartenance à un Empire ne supposait pas obligatoirement l'appartenance à la nation dominante, compte tenu de l'inexistence de la notion de nation et des changements fréquents d'États dominants.

L'éveil national des Macédoniens se faisait par le clergé contre le patriarcat grec. Instituteurs et professeurs tentaient d'introduire la langue slave dans les églises et les écoles, aussi le ralliement à l'exarchat était-il un moindre mal et le seul moyen de s'affranchir du patriarcat grec. Mais en voulant ainsi se soustraire à l'hellénisation, ils allaient faire le jeu de la propagande nationaliste bulgare qui trouva en l'exarchat un allié utile pour parvenir à ses fins.

L'appellation nationale serbe se réfère aussi à l'époque médiévale. Sous l'occupation ottomane, le nom continua à être attribué aux Macédoniens du nord de la Macédoine qui étaient restés sous la juridiction du patriarcat de Peć, jusqu'en 1766.

Dans cette lutte où chacun tentait d'imposer le nom de sa propre nation aux Macédoniens, les Turcs ne restèrent pas inactifs, notamment après l'instauration du régime jeune-turc. Les membres de l'İttihad²⁴ lors de leurs rencontres secrètes précédant le congrès annuel de 1910 avaient décidé de recourir aux massacres en vue de purifier la Macédoine de ses chrétiens :

23. Daniel Panzac, « La population de la Macédoine au XIX^e siècle (1820-1912) », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n° 66 : « Les Balkans à l'époque ottomane », Aix-en-Provence, Édisud, 1992-1994, p. 123.

24. Vahakn Dadrian, *Histoire du génocide arménien*, Stock, Paris, 1996, p. 314.

Plus tard, les Jeunes Turcs décidèrent, eux aussi, de prendre une part active dans la course engagée pour l'annexion de la Macédoine. Ils firent de grands projets pour assimiler et intégrer toute la population musulmane de ce qui restait de la Turquie d'Europe, puis pour limiter les autres nationalités, déclarant qu'une dizaine d'années suffirait pour que la Macédoine se peuplât exclusivement de Turcs et se montrant même décidés, selon plusieurs auteurs de nationalités diverses, à instaurer la « politique du vide » et à établir « la paix des cimetières » comme ils le feront impitoyablement, quelques années plus tard, avec la malheureuse population arménienne. Mais ils n'eurent pas le temps de mener à bien leur sinistre entreprise. Les guerres balkaniques d'abord, la Première Guerre mondiale un peu plus tard allaient bientôt transformer radicalement la situation et la population turque quittera en masse la Macédoine pour regagner l'Asie Mineure²⁵.

Les Roumains entrèrent, eux aussi, dans le jeu des propagandes, prenant comme prétexte la population koutso-valaque vivant sur ce territoire. En 1905, sur intervention du gouvernement allemand, la Sublime Porte surprit tout le monde en accordant aux Koutso-Valaques de Macédoine le droit d'inscrire leur nationalité dans les *nifus-tefter*. L'intention était d'obtenir quelque compensation des États balkaniques, les Koutso-Valaques devenant de la sorte une monnaie d'échange.

Les Macédoniens deviennent un peuple contesté, équivalant à celui de territoire contesté. D'autres thèses circulent, disant que les Macédoniens ne sont ni Grecs, ni Bulgares, ni Serbes, mais ne sont pas non plus Macédoniens. Ils sont dépourvus de conscience nationale et d'autonomie ! Ils sont une masse flottante qui peut facilement devenir l'un ou l'autre, facilement assimilable, malléable. C'était la théorie de Jovan Cvijić (1865-1927), éminent géographe qui œuvrait pour les intérêts serbes.

Lorsque le mouvement de libération nationale macédonien s'affirma en créant son organisation révolutionnaire intérieure, une autre théorie fut lancée par les intellectuels puis relayée par le parti communiste bulgare, selon laquelle la nationalité macédonienne inventée représentait *une solution politique salutaire* permettant de régler le différend au sujet de la Macédoine.

Les propagandes diverses ont voulu prouver que la langue macédonienne n'existe pas, c'était là d'ailleurs leur argument majeur pour affirmer l'inexistence de la nation macédonienne. Pour les uns, le macédonien est un dialecte bulgare, pour les autres un dialecte serbe du Sud :

Il se trouve qu'un des principaux arguments de part et d'autre est linguistique, ou se prétend tel. Selon la thèse officielle de Sofia, le macédonien n'est qu'un dialecte bulgare. Le gouvernement de Belgrade, pour sa part, au terme d'une politique d'absorption culturelle qui le réputait dialecte du serbo-croate et encourageait la connaissance de ce dernier, a fini par reconnaître le macédonien comme langue officielle de la République fédérée de Macédoine. La réalité ne justifie ni l'une ni l'autre de ces causes politiques. Le macédonien est plus proche, certes, du bulgare que du serbo-

25. Wolf, *op. cit.*, p. 62.

croate, mais il est distinct des deux (il a perdu les déclinaisons slaves comme le bulgare, mais il diffère de ce dernier sur trois points au moins : l'article défini présente trois formes référant au proche, au lointain et à l'intermédiaire ; il n'a pas de marque spéciale pour le masculin singulier suffixé à un adjectif précédant un nom complément ; il existe un passé composé fait d'un auxiliaire « avoir » et d'un participe passé passif qui rappelle la forme correspondante du néo-grec, relique de l'infinitif aoriste classique)²⁶.

Les mesures dialectométriques ont pourtant montré l'existence d'une langue macédonienne :

Le macédonien et le bulgare se différencient des autres langues slaves, et notamment du serbo-croate, par la disparition de la déclinaison nominale (déjà atrophiée dans les parlers serbes du Sud-Est), l'emploi de l'article défini postposé et la tendance au redoublement du complément d'objet. Les dialectes macédoniens peuvent être décrits comme inscrits dans un continuum entre le serbe de Belgrade et le bulgare de Sofia. La langue littéraire procède surtout des parlers occidentaux. Bien qu'une possibilité d'évolution des parlers macédo-bulgares vers une langue standard commune ait existé il y a un siècle, le contexte politique a favorisé la différenciation de deux langues littéraires, les Bulgares éliminant les turcismes plus précocement et plus systématiquement que les Macédoniens et incorporant à leur langue de nombreux mots russes, tandis que le macédonien empruntait au serbe et aux langues occidentales. Une approche dialectométrique montre qu'il s'agit aujourd'hui de deux langues distinctes en évaluant leur distance à 1,2, par référence à un seuil de 1 en deçà duquel on a affaire à des dialectes (guègue et tosqe 0,17, turc littéraire et turc de Prizren 0,37) tandis qu'au-delà ils s'agit de langues différentes (français et occitan 1,22, occitan et italien 1,05, français et italien 1,54)²⁷.

Après la lutte contre la langue grecque, une lutte contre les langues bulgare et serbe va donc s'engager à la fin du XIX^e siècle. Cette époque marque aussi le début de la littérature d'expression macédonienne. C'est dans ce contexte que s'inscrit le livre de Krste Misirkov, *Sur les affaires macédoniennes* : « Si mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père se disaient Bulgares par ignorance, cela ne signifie pas que je me trouve, moi aussi, dans cette même ignorance à propos de ma nationalité²⁸. »

Afin de mettre un terme à la négation de la langue, Misirkov proposait des solutions qui auraient permis la reconnaissance de la langue et de la nation macédoniennes :

26. Claude Hagège, *le Souffle de la langue*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 188-189.

27. Marcel Courthiade, « Sur le problème de l'unité des parlers roms (tsiganes) » *Studia indo-iranica*, 1983, p. 15-24, mesures effectuées à l'aide d'une liste de notions stables adaptée à Swadesh, « Lexicostatistic dating of prehistoric ethnic contacts », in *Proceedings of the American Philosophical Society*, Philadelphia, n° 96, 1952, p. 452-463. Cité par Michel Roux, *les Albanais en Yougoslavie : minorité nationale, territoire et développement*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1992.

28. Misirkov, *op. cit.*, p. 161.

Maintenant, nous devons très vite travailler notre langue littéraire, fixer notre orthographe et créer notre littérature qui répondra à tous nos besoins. [...] Notre orthographe et le développement de notre langue littéraire devront être totalement dépendants de la tendance qui nous guidera dans notre renaissance nationale. On voit dans ce livre quelle peut être cette tendance. Mais je vais m'autoriser à répéter. Elle est, premièrement, de rendre neutre la Macédoine vis-à-vis de la Bulgarie et de la Serbie et de l'éloigner pareillement de ces pays, et, deuxièmement, elle doit reposer sur un fondement linguistique. Ces principes régiront aussi l'orthographe. À ces deux principes correspondent : 1) le dialecte de Prilep-Bitola comme langue littéraire, étant également éloigné des langues serbe et bulgare et se situant au centre de la Macédoine ; 2) l'orthographe phonétique avec les signes écrits utilisés dans ce livre et avec d'insensibles écarts étymologiques ; 3) le matériel du dictionnaire doit être la somme de tous les dialectes macédoniens²⁹.

Cet ouvrage est par conséquent considéré comme une œuvre capitale fixant les normes de la langue littéraire macédonienne. Quant à Misirkov, dont le nom est donné à plusieurs institutions étatiques ainsi qu'à des rues, à des prix, etc., il est présenté comme le premier codificateur de la langue littéraire macédonienne.

Cependant, pour avoir le statut de langue officielle d'un État, la langue macédonienne qui, faute de tradition étatique durable, était constituée de dialectes devait être codifiée et normée pour devenir une langue dite *littéraire* ou *standard*. Trois commissions pour la langue et l'orthographe seront nécessaires pour arriver à établir l'alphabet et les normes grammaticales du macédonien. Le 7 juin 1945, elle sera définitivement légalisée.

Les décisions prises par la dernière commission de 1945 sont semblables aux propositions formulées par Misirkov en 1903. Les décisions principales sont l'adoption des dialectes centraux : Prilep, Bitola, Veles, comme base de la langue littéraire pour permettre à la fois de relier de façon optimale les différents parlers et d'en faciliter l'usage par les locuteurs de toutes les régions ; le dictionnaire de la langue littéraire doit comporter des mots provenant de tous les dialectes, ainsi que des néologismes formés avec des désinences très usitées et n'adopter des emprunts étrangers que dans la limite des besoins ; enfin, que l'alphabet soit composé d'autant de lettres qu'il y a de sons dans la langue littéraire macédonienne et que l'orthographe soit travaillée selon le principe phonétique³⁰.

Dès sa déclaration d'indépendance (8 septembre 1991), la négation de son identité, de sa langue, de sa nation, de son territoire, etc. redevinrent d'actualité dans les mêmes termes que ceux qui avaient prévalu à son partage entre les pays balkaniques.

29. *Ibid.*, p. 177-178.

30. Blaže Ristovski, *Крсте П. Мисирков, Одбрани страници*, Skopje, Misa, p. 225.

La Macédoine a subi un blocus de la part de l'État grec jusqu'au changement de son drapeau (le soleil de Vergina à 16 branches est devenu un « ventilateur » à huit hélices, comme disent les Macédoniens) ; jusqu'aux amendements à la constitution afin de supprimer le droit de regard sur la population macédonienne en dehors des frontières de la république de Macédoine (nouvelle constitution publiée le 6 janvier 1992) ; jusqu'au changement de nom et à l'adoption du nom provisoire : FYROM (Former Yugoslav Republic of Macedonia – Ancienne République Yougoslave de Macédoine – ARYM, en français). Ce nom n'étant valable que pour des échanges interétatiques dans l'attente de régler le différend sur le nom qui n'est pas encore résolu. Quant à l'État bulgare, il reconnaît l'État macédonien mais non la nation macédonienne.

Nous savons tout de l'histoire de ce pays qui n'est ni inconnu ni nouvellement venu dans le concert européen ; or certains historiens, linguistes, ethnologues, etc. semblent l'ignorer, la question étant de savoir dans quels intérêts. L'identité macédonienne est donc contestée soit par ignorance soit par idéologie. Quel enjeu peut avoir cette négation de l'identité dans la situation actuelle en Macédoine ?

Le discours qui est véhiculé par certains intellectuels en France et repris par les médias est le suivant : Comment une « nation illégitime » peut-elle ne pas accorder les droits légitimes à un peuple légitime, en l'occurrence ici la minorité albanaise ? Cette idée d'illégitimité est reprise et véhiculée depuis 1997 par des intellectuels albanais : « La Macédoine souffre en effet d'un déficit énorme de légitimité, renforcé par la politique discriminatoire menée contre les communautés nationales et en particulier contre les Albanais³¹. » « Ce pays fragile, qui soulève le plus de contestations dans l'Europe du Sud-Est sur son nom et son identité, mène paradoxalement une politique hostile envers les communautés non macédoniennes, ce qui va à l'encontre de sa stabilité³². »

Ainsi, aujourd'hui, une autre propagande a cours. Elle ne vise pas à revendiquer le peuple macédonien comme étant le sien, elle souligne son illégitimité par rapport à la légitimité du peuple albanais. Ce qui amènera certains intellectuels à proposer des échanges de populations et un changement des frontières comme étant la solution la plus raisonnable dans les Balkans, n'oubliant pas au passage de signaler que l'identité macédonienne n'existant pas (soit les Macédoniens redécouvrent leur identité bulgare, soit la nationalité macédonienne a été créée artificiellement par Tito), il n'y aura pas de véritable dommage à sacrifier ce qui n'a jamais existé³³. D'autres encore présentent leur solution comme étant

31. Bashkim Iseni, « Les Albanais en Macédoine : entre coexistence et conflit », in *l'Ex-Yougoslavie en Europe : de la faillite des démocraties au processus de paix*, Paris, l'Harmattan, 1997, p. 231.

32. *Ibid.*, p. 232.

33. Alexandre Adler, « Le bloc-notes : Pour les Balkans, chirurgie ou homéopathie ? », *Courrier international*, n° 545, 12 avril 2001 : « Une "Grande Albanie" rassemblant 95 % des Albanais pourrait donc voir le jour sans grandes expulsions des minorités compactes, à la différence des projets rivaux croate et serbe, mais en démantelant les lignes ethniques de frontières antérieures à la Première Guerre mondiale. Même si les échanges de

le texte des derniers amendements à la constitution suite aux accords d'Ohrid du 13 août 2001 (dernière constitution de février 2002) : « La Macédoine ne peut exister que comme un État multinational – avec deux peuples fondateurs : les Macédoniens slaves et les Albanais, et des “nationalités”, turque, valaque, rom, tous citoyens égaux en droits. Cela a été affirmé par les textes constitutionnels³⁴. » Or il n'en est rien. En effet, il n'y a pas deux peuples constitutifs et des « nationalités » en Macédoine mais *des peuples constitutifs* (« le peuple macédonien, [...] une partie du peuple albanais, du peuple turc, du peuple valaque, du peuple serbe, du peuple rrom, du peuple bosniaque et les autres³⁵ »). Il n'y a pas deux langues officielles *mais des langues officielles* en fonction du nombre de locuteurs dans la collectivité locale et des langues officielles au niveau national. Il n'y a pas 40 % d'Albanais et leur croissance démographique n'est pas galopante mais en régression. Le dernier recensement de 2002 fait état officiellement de 25,17 % d'Albanais (ce recensement est contesté par les Macédoniens, le chiffre de 19 % étant avancé pour la population albanaise). Les spéculations selon lesquelles les Albanais seraient aussi nombreux que les Macédoniens dans dix à quinze ans ne sont donc pas fondées !

Que reste-t-il alors de toutes ces propagandes ? Le désir de sacrifier des populations multiethniques en vue de créer sur leur territoire l'État-nation dans sa conception la plus classique : un État, un territoire, une langue, une nation. S'il le faut, soutenir la création d'un « Grand État » que l'on nommera par euphémisme « Albanie unifiée » ou « Albanie naturelle³⁶ » pour ne pas confondre avec les projets identiques (Grande Serbie) mais condamnés parce qu'ils ont échoué.

Cet état des choses confère à la Macédoine un statut à part. Dans une proposition de Projet européen Tempus-Phare 1998-1999 ou 1999-2000, la Macédoine figure sous un numéro lors même que tous les autres États y sont inscrits par leurs initiales (« ALB, BG, BIH, CZ, EE, 807, H, LT, LV, PL, RO, SK, SLO »). Mais quelle langue peut bien parler le n° 807 ? !

Paris, septembre 2007.

populations et de territoires seraient nécessaires : il faudrait laisser la région nord du Kosovo à la Serbie, rapatrier les Albanais de Skopje et de l'intérieur de la Macédoine, tandis que les Slaves macédoniens (en réalité bulgare-slaves) de la région de Tetovo se replieraient vers l'est. » « ... les Macédoniens redécouvrent pas à pas leur identité bulgare, qui leur faisait horreur à l'époque où la Bulgarie n'était qu'une satrapie de l'empire soviétique. ». Et *Courrier international*, n° 547, 26 avril-2 mai 2001 : « Macédoniens ou bulgare-slaves ? ».

34. Georges Castellan, *Un pays inconnu : la Macédoine, hier et aujourd'hui*, Brest, Armeline, 2003, p. 112.

35. *Устав на Република Македонија (Пречистен текст со Амандмани од IV-XVIII)*, Agencija za iseleništvo na Republika Makedonija, Skopje, févr. 2002.

36. Rexhep Qosja, *la Question albanaise*, Paris, Fayard, 1995, p. 268-269.

BIBLIOGRAPHIE

- Institut za makedonski jazik «Krste Misirkov» (Skopje), *За македонскиот јазик*, Посебни изданија, fasc. 11, Skopje, 1978.
- KISELINOVSKI Stojan, *Статусот на македонскиот јазик во Македонија (1913-1987)*, Mislа, 1987.
- KONESKI B., *Граматика на македонскиот литературен јазик*, Kultura, Skopje, 1982.
- KONESKI B., *Историја на македонскиот јазик*, Kultura, Skopje, 1982.
- RISTESKI Stojan, *Создавањето на современиот македонски литературен јазик*, Skopje, NIO Studenski zbor, 1988.
- SÉRIOT Patrick, « Faut-il que les langues aient un nom ? : Le cas du macédonien », in : A. TABOURET-KELLER, éd., *le Nom des langues*, Louvain, Peeters, 1997.
- SÉRIOT Patrick, « La linguistique spontanée des traceurs de frontières », in : Patrick SÉRIOT, éd., *Langue et nation en Europe centrale et orientale du XVIII^e siècle à nos jours*, Lausanne, Université de Lausanne (*Cahiers de l'ILSL*, n° 8), 1996.
- STAMATOSKI Trajko, *Борба за македонски литературен јазик*, Mislа, 1986.